

NOTITIAE BIBLIOGRAPHICAE

* Asterisco indicatur auctor qui a nostra Congregatione alienus est.

LOUIS VERECKE

ETUDES FRANÇAISES RECENTES SUR S. ALPHONSE ET NAPLES.

L'Histoire de l'Eglise, fondée avant la guerre de 1939, atteint enfin les 17^e et 18^e siècles. Deux gros volumes intitulés : *Les luttes politiques et doctrinales aux XVII^e et XVIII^e siècles* sont consacrés à l'examen de cette période (1). Monsieur E. Préclin, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon a rédigé la plus grande partie de ces études, seul ce qui concerne les missions est de la plume de Monsieur E. Jarry. M. E. Préclin fut enlevé par la mort avant la parution du deuxième volume.

Nous ne pouvons songer à examiner l'ensemble de ces deux volumes, qui tentent de nous présenter un aperçu de l'histoire de l'Eglise durant deux siècles aussi mouvementés que le 17^e et 18^e siècle. Notre dessein est plus modeste. Nous voudrions simplement analyser les passages concernant saint Alphonse de Liguori et la Congrégation du Très Saint Rédempteur.

L'auteur traite de saint Alphonse et des Rédemptoristes en deux endroits : dans le livre II, *Le catholicisme en Europe de 1648 à 1789*, l'auteur étudie l'action apostolique menée par les Rédemptoristes et leurs émules, ainsi que l'œuvre pastorale de l'évêque de Sainte Agathe-des-Goths dans *L'Italie de 1713 à 1789* (I 52-55, § 2 du chap. III); dans le chapitre XXI, consacré aux *Instituts religieux modernes*, nous lisons le récit de la fondation de la Congrégation du Très Saint Rédempteur et des tribulations de saint Alphonse; une bibliographie est annexée à ce dernier chapitre (II 533-535).

Avant d'aborder le texte lui-même, jetons un coup d'œil sur la bibliographie, ou plutôt sur les bibliographies, car M. Préclin nous en présente deux : une sur les Rédemptoristes, l'autre sur les Rédemptoristines. Notons immédiatement dans les notes bibliographiques de l'auteur une lacune fondamentale : nous ne trouvons nulle part mentionné l'important ouvrage du R.P. M. De Meulemeester, *Bibliographie générale des écrivains Rédemptoristes*, La Haye-Louvain 1933-1939, 3 vol., qui aurait donné matière à de solides informations bibliographiques; la consultation de cet ouvrage est indispensable à qui veut écrire sur les Rédemptoristes.

Les « Sources » nous renvoient d'abord aux « Statuts, édition de Munich 1868 »; en fait, il s'agit-là certainement du volume intitulé : *Die Regeln und Constitutionen der Congregation des allerheiligsten Erlösers*, München 1863. Depuis lors, il y eut de nombreuses rééditions de la Règle, ne fut-ce que pour l'adapter au nouveau Code de Droit Canon. Nous retrouve-

(1) E. PRÉCLIN et E. JARRY, *Les luttes politiques et doctrinales aux XVII^e et XVIII^e siècles*; Paris, Bloud et Gay, 1955-1956; 8°, 2 vol. - *Histoire de l'Eglise*, fondée par A. FLICHE et V. MARTIN : XIX 1-2.

rons les *Mémoires* de Tannoia mentionnées ici, parmi les biographies (1798 et non 1793).

« Les principales œuvres de saint Alphonse accessibles à un public français sont » : *Instruction et pratique pour les confesseurs*, 1755, 3 vol. Cette œuvre, qu'il ne faut pas confondre avec la *Praxis confessarii*, 1755, 1 vol., parut en 1757. La *Réponse apologétique sur la communion fréquente*, Rome 1762, est une œuvre mineure de saint Alphonse et qui n'a jamais été éditée à part en langue française. Nous ne voyons pas comment ces ouvrages seraient particulièrement accessibles au public français. On nous signale encore les *Méditations de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ*, édition Pladys, Paris 1904, 3 vol. L'édition italienne des *Lettere* de saint Alphonse, parue à Rome en 1887 et non en 1837, ne comporte que 3 volumes, au lieu des 10 volumes dont parle l'auteur; on comprend dans ces conditions que l'on préfère les 5 volumes de l'édition française de Dumortier, Lille 1888 (non 1883)-1893. Les *Libros de la Fundacion* de sainte Thérèse se sont égarés ici. Nous doutons que le lecteur y trouve des renseignements sur les fondations de saint Alphonse. Cette bibliographie est insignifiante. Il n'y a rien sur les grandes éditions italiennes (H. Marietti, 1825-1827; 1826-1833; 1845-1848), rien sur les innombrables éditions et traductions françaises, rien sur l'édition critique italienne des *Opere ascetiche*, Rome 1933 ss. L'auteur ignore aussi les récentes éditions françaises vraiment accessibles au public français : *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ*, Saint Étienne, 1935; *Les Gloires de Marie*, Bar-le-Duc 1946, sans parler de la grande *Theologia moralis* de saint Alphonse, que nous ne voyons mentionnée nulle part et dont le P. Gaudé a donné une édition critique en 1905-1912.

Les « Biographies de saint Alphonse » se limitent aux vies écrites avant la guerre de 1914. Nous nous étonnons de voir saint Alphonse honoré du titre de *saint*, cinq ans avant sa canonisation; il faut lire : Rispoli, *Vita del beato Alfonso Maria de Liguori*, Naples 1834. Nous rencontrons ensuite la vie de saint Alphonse du Cardinal Villecourt, les *Mémoires* de Tannoia avec le titre italien cette fois : *Vita et (sic) instituto (sic) di S. (sic) A.M. de Liguori*, Naples 1793(8)-1802, 3. vol.; la biographie anonyme intitulée : *Histoire de Saint Alphonse de Liguori* (1696-1787), Paris 1876, est selon le P. De Meulemeester, *Bibliographie générale...* I 17 l'œuvre de Bassijns de Richmond. Monsieur Préclin nous avertit que les ouvrages « essentiels » sont ceux du Cardinal A. Capecelatro, *La vita di S. Alfonso Maria de Liguori*, Rome 1893, 2 vol., et Berthe, *Saint Alphonse de Liguori*, Paris 1900, 2 vol.; pourquoi, en ce cas, a-t-il pris comme base de son travail l'*Histoire de Saint Alphonse*, Paris 1876? (2).

La bibliographie concernant l'Institut est très maigre. L'ouvrage intitulé *Les Pères Rédemptoristes; deux siècles d'existence*, Hanoï 1932, est évidemment « très élémentaire »; nous renonçons à comprendre comment cet opuscule de 15 pages est venu à la connaissance de l'auteur. Parmi les ouvrages français, accessibles aux lecteurs moyens, on aurait pu citer l'article du R.P. G. Liévin CSSR, *Alphonse de Liguori* dans le *Dictionnaire de Spiritualité ascétique et mystique* I (1933) 357-389. Nous ne voulons pas faire

(2) La dernière biographie, qui s'impose actuellement à tout historien de saint Alphonse et de la Congrégation du Très Saint Rédempteur, est celle du R.P. R. TELLERÍA, *San Alfonso M. de Liguori*, Madrid 1950-1951, 2 vol. (XXIV-885, 1023 pp.). - On y trouve de très nombreux renvois aux documents des archives publiques et privées.

grief à l'auteur d'ignorer l'*Histoire sommaire de la Congrégation du T.S. Rédempteur* du R.P. M. De Meulemeester, Louvain 1950, car nous soupçonnons que l'élaboration d'une histoire aussi vaste que celle des 17^e et 18^e siècles a dû demander de nombreuses années de préparation.

La bibliographie de saint Clément Marie Hofbauer nous réserve d'autres surprises. Haringer n'a pas composé en français la vie de saint Clément, comme pourrait le faire supposer l'indication : *Vie du bienheureux Hoffbauer*, Louvain 1888, mais en allemand sous le titre suivant : *Leben des ehrw. Dieners Gottes Clemens Maria Hofbauer*, dont la troisième édition, parue en 1880 à Ratisbonne, était traduite en français, non par le P. Kremer, mais par un Père Rédemptoriste et imprimée à Tournai en 1888. Le Père Kremer a traduit en fait l'ouvrage allemand du P. Hofer, dont on nous parlera à la page suivante (p.534, note 13). La bibliographie mentionne encore l'ouvrage de Sagües, *Cuna monastica en el siglo XVIII, los orígenes de la orden del santísimo Redentor*, Madrid 1911; ce n'est autre que la traduction espagnole du livre de L. Mansi, *Culla del duplice Istituto del SS. Redentore di Scala*, Rome 1904 (une coquille a fait tomber le C de *Cuna*, nous lisons *Una monastica*, ce qui n'a aucun sens), cf *Spic. hist.* 3(1955) 483 n.268-268a. L'auteur revient encore à la bibliographie alphonstienne pour signaler les œuvres de J. Jansen-C. Henze, *Der heilige Liguori und die Gesellschaft Jesu*, 1920 et de J. Bogaerts, *Saint Alphonse musicien et la réforme du chant sacré*, qui auraient dû venir plus haut.

La bibliographie des Rédemptoristines comporte les ouvrages de Favre et de M. De Meulemeester, ce qui peut suffire. La mention de Bozzaotra, *La vita di due serve di Dio, religiose Redentoriste*, Naples 1884, ne s'imposait pas absolument pour le lecteur français.

Cette critique minutieuse ne doit pas être prise pour l'œuvre d'un esprit tatillon, mais nous voudrions éviter que cette bibliographie, étant donnée l'importance de l'*Histoire de l'Eglise* de Fliche et Martin, ne répande des erreurs de personnes et de dates, qui seront reprises dans des livres de vulgarisation.

Nous ne voulons pas discuter en détail les affirmations de l'auteur sur les Rédemptoristes et leur fondateur. Nous nous bornerons à déplorer que Monsieur Préclin ait cru devoir choisir comme source principale de son travail l'*Histoire de Saint Alphonse de Liguori*, qui date de 1876, alors qu'il avait à sa disposition les biographies, jugées par lui « essentielles », de Capecelatro et de Berthe.

La fondation de la Congrégation est esquissée à larges traits. Parmi les influences qui agissent sur l'esprit du fondateur, on signale « l'amitié de l'évêque de Scala » (p.533), ne serait-ce pas Falcoia, évêque de Castellammare, qu'il faut lire? La note 2, p. 534 nous paraît assez étrange : « Les Rédemptoristines furent approuvées le 25 février 1749 par le Pape Benoît XIV (cf. le bref, *In supremo* du 8 juin 1750) ». C'est bien par ce dernier bref du 8 juin 1750 que le Pape approuvait les Rédemptoristines, non le 25 février 1749; en ce jour le Pape approuvait la règle des Rédemptoristes. Ailleurs on signale que la Congrégation du Très Saint Sauveur prit le nom de Très Saint Rédempteur en 1740, que la Congrégation fut approuvée le 31 janvier 1749 (p. 53). La congrégation prit le nom de Très Saint Rédempteur le jour de son approbation le 25 février 1749.

L'œuvre apostolique des Rédemptoristes et de saint Alphonse occupe

une place importante dans le tome I, qui étudie les mouvements missionnaires en Italie. Pourquoi faut-il que les détails soient si souvent approximatifs? Les sociétés missionnaires — il y avait à Naples d'autres compagnies que la « Société des Missions Apostoliques » — n'étaient pas si déchuës que l'auteur veut nous le faire entendre; c'est dans les rangs de ces Instituts que s'est formé Alphonse (3).

La description des méthodes missionnaires frise la caricature: « Sa méthode [de la Congrégation du T.S. Rédempteur] très étudiée faisait appel à la crainte, l'enfer et la confiance à la Sainte Vierge... Essentiellement destiné à l'évangélisation des campagnes reculées, l'Institut opère en chaque circonstance par l'action conjuguée de deux missionnaires inséparables, qui travaillent chaque année d'octobre à mai, prêchant et confessant. Les rédemptoristes préconisent la communion fréquente, au moins deux fois par semaine » (I 53). Cette description illustre l'idée que l'on se fait encore du Rédemptoriste en bien des milieux français: prédicateur tonitruant de la mort et de l'enfer, ainsi que propagateur d'une dévotion sentimentale à la Mère de Dieu. Que des Rédemptoristes aient fourni l'épure d'une telle image d'Épinal, c'est certain, mais seulement lorsqu'ils étaient infidèles à l'enseignement de leur fondateur et à son esprit. Dans ses instructions laissées à ses missionnaires sur le meilleur moyen d'assurer le succès spirituel des missions, saint Alphonse écrit: « Le missionnaire doit donc tâcher principalement dans chaque sermon qu'il fait, de laisser ses auditeurs enflammés du saint amour » (*Œuvres de S. ALPHONSE*, ed. Dujardin XVI, Tournai 1875, 316). Les missions se terminaient toujours par les exercices de la *Vita divota*, qui sont loin de reposer sur la crainte (4).

Si la prédication sur l'enfer est un moyen d'émouvoir les âmes, elle est au service de la charité. La confiance envers la Sainte Vierge n'est pas le fait d'une dévotion aveugle et sentimentale; le Père Dillenschneider a montré dans son étude intitulée: *La mariologie de saint Alphonse de Liguori*, Fribourg 1931, la solidité des bases théologiques de la dévotion alphonstienne à la Vierge. Mais ce livre du P. Clément Dillenschneider est absent de la bibliographie de M. E. Préclin. Encore une remarque sur les « deux missionnaires inséparables », espèce de frères siamois de l'apostolat. Dans l'*Histoire de Saint Alphonse Marie de Liguori* citée abondamment par M. Préclin, on peut lire à la page 107: « Le nombre des missionnaires toujours en rapport avec le chiffre de la population leur permettait d'ailleurs de suffire à tous les besoins des consciences »; en note: « Lorsque l'œuvre eut atteint un plus grand développement, on vit saint Alphonse emmener avec lui dans les villes importantes jusqu'à quinze ou vingt missionnaires ». Quand aux périodes de prédication, elles s'interrompaient à Noël et durant le Carême.

L'œuvre pastorale de saint Alphonse dans son diocèse est bien mise en valeur: œuvre de réforme du séminaire et du clergé, œuvre de réforme des paroisses et des offices paroissiaux. Mais pourquoi traiter saint Alphonse de *rigoriste*: « Mais Il était trop rigoriste pour ne pas rencontrer de grosses difficultés » (I 54). En un temps, où selon l'aveu de l'auteur, dominait

(3) Cfr sur ce point M. DE MEULEMEESTER, *Histoire sommaire de la Congrégation du Très Saint Rédempteur*, Louvain 1950, 19 et O. GREGORIO, *Mons. Tommaso Falcoia* (Bibl. hist. CSSR I), Rome 1955, p. V-XIII.

(4) Cfr M. DE MEULEMEESTER, *La vita devota des Missions napolitaines au XVIII^e siècle: Revue d'ascétique et de mystique* 25 (1949) 457-464.

l'esprit « jouisseur et défavorable au style de vie monastique », ne suffisait-il pas de se montrer fidèle à l'Évangile pour amener contre soi tous ceux qui n'avaient pas le courage de conformer leur vie au Message du Christ. Nous espérons que l'on publiera quelque jour une étude approfondie de l'œuvre pastorale de saint Alphonse, évêque de Sainte Agathe-des-Goths.

Les lignes consacrées à saint Alphonse et à son œuvre dans cet ouvrage de Monsieur E. Préclin nous ont déçu. Nous avons signalé les lacunes et les grossières erreurs bibliographiques. Peut-être l'auteur n'a-t-il pu mettre la dernière main à son travail; il appartenait aux directeurs de l'*Histoire de l'Église* de faire reviser soigneusement ces deux volumes. Travail ingrat certes, mais que réclamaient et la valeur de la collection où ces deux volumes devaient prendre place et l'importance en particulier de saint Alphonse dans la vie du christianisme italien. Nous ne pouvons en terminant, à la suite de nos propres constatations, à la suite aussi d'autres sondages effectués sur des points spéciaux, tel ceux du P. L. Ceysens OFM, *Jansénisme et antijansénisme en Belgique au XVII^e siècle. A propos d'un livre récent dans Revue d'Histoire Ecclésiastique* 51(1956) 143-184, nous empêcher d'exprimer quelques doutes sur la valeur scientifique des autres chapitres de ce volume 19 de l'*Histoire de l'Église*.

D'un caractère tout différent, le second ouvrage que nous présentons, et qui ne mentionne même pas le nom de saint Alphonse, peut nous aider à comprendre certains aspects de la vie de notre saint fondateur. *La vie napolitaine au XVIII^e*, décrite *con amore* par R. Bouvier et A. Laffargue (ce dernier a publié l'ouvrage après la mort de Bouvier) est celle qu'a connue saint Alphonse (2). N'est-il pas l'homme du 18^e siècle napolitain? Né quelques années avant le début du siècle, il mourra à la veille de la tragédie révolutionnaire. L'ouvrage de Monsieur Bouvier, d'un style chatoyant, se lit comme un roman; mais il n'échappe pas au reproche de superficialité. Bien qu'il s'en défende, l'auteur s'attache surtout aux manifestations folkloriques de la vie napolitaine, l'âme même du peuple lui échappe. Un déplorable esprit anti-clérical interdit à l'auteur de rien comprendre à la religion du peuple napolitain. Il faut avouer que certaines formes de la piété méridionales choquent les voyageurs transalpins du 18^e siècle; M. Bouvier ne se prive pas d'exploiter leurs relations souvent inamicales. Nous ferons peu de remarques bibliographiques, l'auteur n'indiquant ses sources que rarement, lorsqu'il s'agit de pièces d'archives ou de relations de voyages. Pour le reste, le livre est composé de seconde main, d'après, nous semble-t-il, les ouvrages classiques de Croce et de Colletta.

Les premiers chapitres nous proposent une description de la Naples du 18^e siècle, avec son Palazzo Reale, Santa Lucia, la place du Mercato, la Vicaria : « Palais de la chicane », la Porta Capuana, San Gennaro, la grande rue de Tolède et les innombrables petites rues étroites, où le soir les lampes allumées devant les madones jettent des points de lumière. Nous faisons connaissance avec l'administration de la capitale, les *Seggi*, où saint Alphonse prit part à la gestion des affaires publiques, mais aussi avec l'administration royale qui doublait les différents rouages de l'administration urbaine.

Naples était, sans aucun doute, la ville la plus peuplée d'Italie; encore

(2) RENÉ BOUVIER et ANDRÉ LAFFARGUE, *La vie napolitaine au XVIII^e siècle*; Paris, Hachette, 1956; 8°, 350.

qu'il faille en rabattre des 500.000 habitants que R. Bouvier lui attribue, à la suite de Capasso; G. Pardi discutant ces données du recensement de 1742 arrive au chiffre de 300.000 (6), ce qui est plus vraisemblable, eu égard à l'évolution ultérieure de la population. La société napolitaine se composait de cinq classes (!) bien distinctes : une noblesse fastueuse qui se ruinait, un clergé nombreux et bien nanti (les chiffres que donne R. Bouvier sont fort sujets à caution), parmi lequel se détache une élite; une classe moyenne assez restreinte, le petit peuple, doué, sobre, capable d'effort, mais dont l'état politique et social ne permet pas le développement — c'est parmi ce petit peuple que saint Alphonse recrutera les fidèles de ses *Capelle serotine* — enfin les lazzaroni qui encombrant la place du Mercato !

Au début du siècle, l'industrie napolitaine ligotée par les règlements ne peut fournir du travail qu'à un petit nombre d'ouvriers. Les carrières de médecins et d'avocats sont encombrées; l'auteur décrit en quelques lignes l'imbroglio du droit napolitain : « Les régimes successifs, grec, romain, byzantin, souabe, angevin, aragonais, espagnol, avaient laissé des bribes de leurs législations; le morcellement du royaumes, à différentes époques, avait fait éclore, en outre, toute une floraison de coutumes locales; enfin l'inégalité sociale avait créé aussi une juridiction de classe. Le droit napolitain était donc un inextricable maquis » (p. 42). Saint Alphonse en sut quelque chose.

Durant les 27 années (1707-1734) de la domination autrichienne, sous les Vice-Rois, Naples vécut une existence médiocre mais paisible. On assiste à un réveil de l'intelligence. Une élite cherche à développer les connaissances par la création de cercles d'information et de discussion. L'introduction du cartésianisme à Naples à la fin du 17^e siècle donna à l'activité de ces académies une nouvelle et vigoureuse impulsion. L'auteur signale la solidité et la vivacité de cet intense mouvement de culture qui règne au début du siècle. C'est le temps de Vico et de Giannone. C'est dans cette atmosphère que fut éduqué saint Alphonse (7).

Le rayonnement de Naples au 18^e siècle est celui de la musique et de la peinture : « Naples, ainsi que l'écrivit R. Bouvier dans sa vie de Farinelli, illustre chanteur napolitain, vibrait jour et nuit des échos d'une harmonie mystérieuse, comme une immense coquille nacrée au bord de son golfe d'azur ». Les Conservatoires forment les chanteurs; artistes napolitains et cantatrices effectuent « des tournées dans l'Europe entière, jusque chez Catherine de Russie » (p. 93). Une pléiade de compositeurs, parmi lesquels au premier rang, les Scarlatti (Alessandro et Domenico), Porpora, Durante, fournit la musique à l'Europe entière, car l'« apport musical de Naples décisif qui a rayonné sur toute la musique du XVIII^e siècle et rayonne encore, fut un apport de masse. Écoutez cette musique napolitaine, vous la reconnaîtrez vite, mais vous ne saurez pas désigner l'auteur » (p. 98). C'est dans cette école napolitaine, que nous voyons sans étonnement s'insérer la musique de saint Alphonse et l'admirable *Duetto*. Le début du 18^e siècle fut encore marqué à Naples par l'éclatante réussite de l'*opera seria*, par la création de l'*opera buffa*, qui devait atteindre son apogée sous les Bourbons. Un grand poète, Métastase, « le poète le plus musical de l'Italie et même du Parnasse »

(6) G. PARDI, *Napoli attraverso i secoli*, Roma 1924, 87.

(7) Cfr. *Sant'Alfonso de Liguori. Contributi bio-bibliografici*; Brescia, Morcelliana, [1940]; 8^e, 270.

fournissait « des livrets bien construits, dramatiques, dans une langue exquise » (p. 101). Au rayonnement de la musique répondait l'évolution de la peinture napolitaine, qui du Caravage à la fougue brutale aboutissait à Solimena « magicien du baroque, à la peinture légère et fluide », Luca Giordano opérant le passage de l'un à l'autre.

Après l'intermède autrichien, les napolitains allaient avoir un roi bien à eux : Charles de Bourbon, fils de Philippe V, roi d'Espagne. Visage long, et étroit, épaules voutées, tel que Goya nous l'a dépeint sans indulgence, Charles de Bourbon, grand chasseur devant l'Éternel, doué d'honnêteté, de conscience, d'économie, d'amour du bien, pieux, aidé par un personnel administratif supérieur à celui du gouvernement autrichien, travaillerait à la prospérité de son peuple. Parmi les ministres du roi se détache Tannucci, qui, s'il ne réussit pas complètement à revifier l'économie napolitaine, lui fit cependant accomplir un grand pas. Il engagea aussi une vigoureuse action contre l'Église. Nous savons que saint Alphonse eût à en pâtir.

Selon Monsieur Bouvier le mouvement intellectuel se ralentit. La première chaire d'économie politique est cependant fondée à Naples et confiée à Genovesi. Plus qu'à la musique, où s'illustraient les compositeurs Vinci, Porpora, Piccini, Pergolese, le roi s'intéresse à l'architecture. Les palais de Capodimonte, Portici, Caserta, le théâtre San Carlo de Naples se construisent dans un style d'une « solennité un peu froide, mais grandiose ». L'on doit encore à Charles la résurrection d'Herculanum et de Pompéi, point de départ d'une seconde renaissance, qui se répandrait dans de nombreux pays d'Europe. Les *Presepi* napolitains, expression populaire du génie artistique, prennent tout leur essor. Œuvres d'artistes anonymes, ces crèches nous frappent « par leur réalisme, leur composition pittoresque, la variété des groupes » (p. 174). « Auprès de ces crèches napolitaines, aux centaines de figurines, nos santons provençaux font assez pauvre figure, et combien paraissent encore plus fades les personnages de nos repositaires sulpiciens » (p. 175).

Le départ de Charles de Bourbon pour l'Espagne, où il règnera sous le nom de Charles III, amène au pouvoir son fils Ferdinand IV, dont « une éducation inepte fera une caricature de roi ». De 1759 à 1767, le Conseil de Régence est sous la tutelle de Tanucci. Aux prises d'abord avec la grande famine de 1764, celui-ci accentue encore ses brimades contre l'Église, pour aboutir en 1767 à l'expulsion des Jésuites.

En 1768 Ferdinand IV épousait Marie-Caroline, fille de l'Impératrice d'Autriche, Marie-Thérèse, et soeur de Marie-Antoinette. Tanucci continue à gouverner le royaume jusqu'à ce que la jeune reine réussisse en 1776 à l'écarter. Extravagante, de conduite légère, Marie-Caroline alimentera la chronique scandaleuse de la cour de Naples, chronique dont les lettres et rapports des chargés d'affaires français se feront les échos. Il est difficile de se prononcer sur l'impartialité de ces documents. En effet, sous l'influence de Marie-Caroline et d'Acton, premier ministre, Naples mène désormais une politique favorable à l'Autriche et à l'Angleterre, hostile à l'Espagne et à la France. L'influence du rationalisme français se fait sentir cependant. Les arts ne furent que la suite du règne précédent. En musique, Paisiello écrit ses compositions empreintes « de jeunesse et de charme », et Cimarosa « par sa légèreté et sa grâce résume tout le génie musical du 18^e siècle napolitain ».

Les derniers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à la tragédie napolitaine. Marie-Caroline engage Naples dans le conflit avec la France révolutionnaire; c'est alors la bataille de Naples (1799), l'établissement de la république Parthénopéenne. Sous les coups du Cardinal Ruffo, qui n'était pas un condottière sans scrupules, l'éphémère république s'effondre et la répression s'abat sur Naples. Le 18^e siècle napolitain se clôt sur une page sanglante. C'est dans cette dernière partie que s'affirme davantage le parti-pris de l'auteur. Il manquait à Monsieur Bouvier le don de sympathie pour le catholicisme qui lui aurait permis de comprendre, par le dedans, l'âme religieuse du peuple napolitain.

Puisse cet ouvrage attirer l'attention des historiens et du public sur ce 18^e siècle napolitain encore si peu connu. Faire revivre, selon toutes les règles de l'histoire, la Naples du *Settecento* nous permettrait de situer, exactement, dans son milieu et dans son temps, le saint du 18^e siècle napolitain : saint Alphonse de Liguori.